



etiemble
connaissons-nous
la chine ?

idées *nrf*

Extrait de la publication

COLLECTION IDÉES

Etiemble

Connaissons-nous la Chine ?

nrf

Gallimard

Extrait de la publication

***Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.***

© 1964, Éditions Gallimard.

PRÉFACE

De Gaulle vient de reconnaître la Chine.

Les États-Unis, une fois de plus, nous supplient de comprendre que, depuis la mort de Diem, ce fameux démocrate, Tchang Kai-chek constitue l'avant-dernier rempart du « monde libre ». Le dernier a pour nom : Franco.

Or, dès 1934, alors que, chouchouté par nos chancelleries, béni par les jésuites européens, le fascisme chinois organisait le pillage du pays qu'il était censé gouverner, je fomentais, sous le patronage et la direction d'un catholique apparemment bolchévisant, le sinologue Louis Laloy, un groupement qui rassemblait les rares « amis du peuple chinois ». Très peu d'argent. Pour faire connaître à nos concitoyens un chef de bande alors honni des gens de bien, le poète « assassin » Mao Tse-toung, nous disposions d'un bulletin polycopié à quelque deux cents exemplaires ; nous donnions il est vrai de la voix dans quelques conférences. Ce qui nous valut l'attention de messieurs en gabardine.

Nous avions tort d'avoir raison trente ans trop tôt. J'en conviens.

Je ne me suis jamais repenti d'être resté fidèle à Mao Tse-toung quand même (ce ne sont pas les royalistes qui contesteront cette formule, j'espère !).

Outre que, pour la première fois depuis cent cinquante ans, la Chine est unifiée, administrée par des Chinois compétents et actifs (durs sans doute, et souvent impitoyables, mais devant ce qui était leur héritage, qu'eussiez-vous fait ?); outre qu'elle compte, après quinze ans de socialisme, parmi les quatre ou cinq pays avec lesquels il faut compter, en attendant l'heure — plus prochaine qu'on ne pense si la paix nous est accordée — où elle deviendra, de loin, la première puissance de la terre, la Chine de Mao Tse-toung représente, moralement, par rapport à celle de Tchang, un progrès que nul, si optimiste qu'il fût, ne pouvait espérer. Depuis Wang Ngan-che (1021-1086), le gouvernement actuel est le seul qui risque avec sérieux un effort pour organiser l'économie. Cet effort, je l'ai admiré sur place, tout en déplorant les souffrances qu'il impose. Du moins cette main de fer se propose-t-elle pour fins de nourrir les ventres creux, de vêtir ceux qui allaient nus, de loger les clochards involontaires, et de rendre au peuple chinois la fierté de son passé, quelque confiance en son avenir. Pour bien juger Mao Tse-toung, il ne faut pas le comparer au roi de Suède, au président de la Confédération helvétique. Il importe de le situer dans l'histoire d'un pays depuis cent vingt-cinq ans exploité par nos marchands, humilié par nos militaires, bafoué par nos aventuriers.

Seule une pensée politique aussi débile que celle de Foster Dulles et de ses héritiers peut à Mao Tse-toung préférer Tchang et sa petite Madame « made in U. S. A. » Avec la même lucidité qui leur faisait mépriser les « prétendus Français libres », les gens de Washington refusent de compter avec les prétendus ou soi-disant Chinois, avec ces « cochons d'Inde », ces « cobayes », comme disait un auteur yanqui (400 millions de cobayes). La bêtise, en politique, coûte souvent fort cher. Comme je ne suis pas méchant, je souhaite que les États-Unis ne paient jamais la leur le prix qu'elle vaut.

Il ne suffit pas de reconnaître la Chine ; il nous faut surtout ne pas la méconnaître. Si les Foster Dulles connaissent tant soit peu la culture chinoise, ils comprendraient que l'action du gouvernement « communiste » s'inspire de traditions impériales, dont certaines remontent à plus de deux millénaires. Pour ne pas dire trop de bêtises sur le maoïsme, chaque Français ferait donc bien de lire, outre les philosophes et les économistes chinois qui préparèrent l'avènement de Ts'in Che Houang-ti, en 221 avant notre ère, quelques grands romans « réalistes » du XVII^e et du XVIII^e siècle. En ai-je entendu, de braves gens, qui s'indignent d'apprendre que les Chinois sont désormais contraints de participer à des parloteries de quartier, où des militants leur commentent les directives du pouvoir ! Quelle intolérable contrainte, n'est-ce pas ! (Mais les curés qui m'ont farci la cervelle, gâché vingt ans de ma vie, m'ont-ils demandé ma permission pour me confisquer l'esprit et me souiller le corps, chaque jeudi de mon enfance, afin de me faire avaler que trois font un, que les pigeons font aux vierges des enfants et que les gens qui s'aiment vont brûler en enfer, si un abbé ne fourre pas entre leurs draps son nez. Cela, dans une république prétendument laïque.) Eh bien, ces braves gens n'ont jamais ouï parler du très puissant, très sage, très libéral empereur K'ang-hi, cher à Voltaire. Contemporain de Louis XIV, ce « Louis XIV de la Chine », comme on l'appelle volontiers, gouvernait ses peuples ainsi que Mao Tse-toung : âgé de dix-sept ans — c'était en 1670 — il promulgua un édit aux termes duquel, le 1^{er} et le 15 de chaque mois lunaire, tout chef de famille devait commenter devant les siens, en langage vulgaire, les seize maximes du saint édit de politique et de morale que ce prince éclairé avait décidé d'imposer à ses sujets.

D'où je conclus que, pour juger équitablement la Chine actuelle, il faut en étudier l'histoire et la culture. Or ce n'est pas facile : nous vivons depuis deux mille ans

sur quelques fables vivaces. Beaucoup de ceux qui ont pu connaître ce pays l'ont souvent méconnu ou trahi. Au moment où nous le reconnaissons, il m'a donc semblé utile de publier ce petit livre : de Marco Polo à Maillol, en passant par Voltaire et Leibniz, on verra comment ceux-là mêmes qui ne lui veulent pas de mal l'aiment fort mal, le plus souvent, la Chine.

Marco Polo lui-même... Il avait longtemps vécu au Cathay, mais il n'en connaissait point la langue, adonné qu'il était au mongol, au persan, qui lui suffisaient alors, vu qu'il servait le Grand Khan.

Et comment se peut-il faire que Voltaire et Montesquieu, quand ils écrivent de la Chine, c'est pour interpréter un même fait de façon contradictoire ? Exemple : achevée la première partie de l'Esprit des Lois et formulée la théorie des trois gouvernements, Montesquieu ajoute un chapitre entièrement consacré à l'Empire de Chine. Trois ans plus tard, Voltaire clôt à dessein le Siècle de Louis XIV par un chapitre entièrement consacré aux disputes sur les cérémonies chinoises. Dans son désir de démontrer que l'empereur de Chine gouverne comme un tyran, Montesquieu se réfère aux lettres du P. Parennin « sur les procès que l'empereur fit faire à des princes du sang néophytes qui lui avaient déplu », procès où il décèle un « plan de tyrannie constamment suivi, des injures faites à la nature humaine avec règle, c'est-à-dire de sang-froid ». Or Voltaire, qui évoque les mêmes martyrs, conclut tout à l'opposé : « Les Jésuites mêmes attirèrent la mort à plusieurs Chinois, et surtout à deux princes du sang qui les favorisaient. N'étaient-ils pas bien malheureux de venir du bout du monde mettre le trouble dans la famille impériale, et faire périr deux princes par le dernier supplice ? »

Il est vrai que le peu qu'il savait de la Chine embarrassait fort Montesquieu : ce gouvernement « mêlé » (comme aux Pensées il l'avouera) qui tient « beaucoup » du despotisme,

« un peu » de la république et non moins de la monarchie, semble se refuser à la théorie des trois gouvernements. Ai-je donc élaboré une distinction vaine ? se demandera-t-il avec un peu d'agacement contre ces Chinois inclassables. Il n'est pas moins vrai que Voltaire, qui vient malignement d'exposer la politique de Louis XIV à l'égard des calvinistes, des jansénistes et des quietistes, se réjouit de faire pièce aux jésuites, en leur rétorquant leurs propres témoignages sur l'évangélisation de la Chine. Jusqu'à un certain point, on peut donc soutenir que si l'Esprit des Loix et le Siècle de Louis XIV tirent à hue et à dia un même événement : l'exécution de deux Chinois princes du sang, c'est qu'au lieu de s'en tenir à la discipline historique ou sociologique, ils s'abandonnent à leurs préjugés, ou encore à leurs passions. Je ne crois pourtant pas qu'il faille ici s'en prendre aux seuls tempéraments de nos deux écrivains. De Pékin à Paris, la route est longue, périlleuse ; les faits s'y égarent, les notions s'y métamorphosent.

Fût-il Bayle en effet, Montesquieu, Voltaire ou Turgot, l'écrivain du XVIII^e siècle était mal informé de ce qui se passait et se pensait en Chine. Nul alors ou peu s'en faut ne connaissant chez nous le chinois, nos historiens et philosophes dépendaient donc des jésuites, de leurs Lettres édifiantes, de leurs mémoires et de leurs traductions. A supposer qu'on voulût alors étudier le chinois, le pouvait-on ? Quelles grammaires adopter ? quels dictionnaires consulter ?

On attribue généralement au P. Varo, Espagnol et franciscain, la première grammaire chinoise, celle qui parut en 1703 et dont les bibliographes ou bibliophiles ont repéré une douzaine d'exemplaires survivants ; mais le P. Martin Martini avait auparavant composé la sienne, que Melchisédech Thévenot connaissait, et dont Abel Rémusat posséda un exemplaire (on en connaît un autre à Berlin, qui fut imprimé au plus tard en 1685). Il

fallut néanmoins attendre 1728 et la *Noticia linguae sinicae* du P. de Prémare pour obtenir un exposé sérieux à la fois et détaillé sur la langue chinoise. Encore n'exista-t-il qu'en copies manuscrites jusqu'à l'édition qui parut à Malacca en 1831. A côté de folles étymologies qui n'ont pour fin que de prouver que les Chinois connaissent la révélation et le dogme de la Trinité, la Lettre de Pékin sur le génie de la langue chinoise¹, qu'un autre jésuite publie à Bruxelles en 1773, donne en quelques pages un exposé passable sur la nature des caractères chinois, mais insuffisant à qui voudrait s'en servir pour critiquer les allégations et les allégories des jésuites. Il ne nous reste rien de la grammaire ni du dictionnaire que le P. Matthieu Ricci voulut donner à son ordre. Quant au dictionnaire compilé par le P. Basile Brollo, il ne sera imprimé qu'au XIX^e siècle.

Les Européens du XVIII^e étaient donc mal équipés pour critiquer les nouvelles qui leur arrivaient de Chine.

Sommes-nous mieux pourvus ? Oui, sans aucun doute. Ni les dictionnaires ni les grammaires ne nous manquent ; ni les livres sur la Chine. Mais quels livres, grands dieux, ceux qu'on lit ! Et quelles méprises un peu partout ! Tel admire chez Chou Hsi une pensée philosophique « matérialiste et démocratique, hardie, insolente, audacieuse », celle même qui « s'épanouira et se transformera dans l'actuelle révolution », ce qui l'invite à condamner en Tchou Hi un philosophe idéaliste, réactionnaire, le fondateur d'une sorte de néo-thomisme de l'Asie. Cet écrivain d'aujourd'hui, intelligent et doué, mais qui ne sait pas plus de chinois que Voltaire et que Montesquieu, a donc pu ne pas reconnaître en Chou Hsi, altération de Chu Hsi, la transcription anglaise de caractères chinois dont la transcription normale en français est Tchou Hi. D'un même penseur il en fait alors deux, et fort ennemis l'un de l'autre !

Puisque nous en sommes là au XX^e siècle, j'ai cru

favoriser la « communication des lumières » entre nos deux pays en rappelant quelques-unes des méprises que l'Europe commit, et continue à commettre, quand elle s'occupe de la Chine.

Quand je vois nos enfants jargonner le franglais de leurs comics, je me dis que la France une fois de plus sera en retard d'une guerre, je veux dire : d'une paix (ce qui ne lui vaudra guère mieux).

Moralité : apprenez du chinois, ce parler qui sera bientôt celui d'un milliard d'hommes ; et que le chinois devienne désormais au lycée, avec le russe, une de nos secondes langues !

LA PHILOSOPHIE
ET LES RELIGIONS DE LA CHINE
CHEZ MARCO POLO

Si nous cherchons dans *le Livre des merveilles* la pensée de la Chine, nous ferons buisson creux, ou quasiment. Ni le nom de Tchouang-tseu, ni celui de Lao-tseu, ni celui de Tchou-hi ne figurent dans ce récit ; ni même, ce qui paraît plus troublant, celui de l'homme dont la pensée, systématisée, durcie en similitude, avait servi de cadre à la vie intellectuelle, morale et politique de la dynastie qu'avaient subjuguée les Mongols, celle des Song : Maître K'ong, celui que les jésuites, quelques siècles plus tard, latiniseront en Confucius. Lorsqu'il parcourt le Cathay (Chine du Nord) ou le Mangi (Chine du Sud), Messer Marco ne soupçonne pas que le pays dont il décrit les mœurs doit ces mœurs, précisément, pour une part non négligeable, à ce Maître K'ong. En cela, le Vénitien s'identifie à ses employeurs mongols : ceux-ci se méfiaient des Chinois, et tout particulièrement de ces mandarins-lettrés confucéens qui opposaient au colonialisme tatar une résistance intellectuelle absolue, ou peu s'en faut, sans parler d'un mépris chinois pour les « barbares ». Toutefois, en politiques avisés, les khans mongols firent parfois avec le confucianisme sinon un mariage,

du moins des liaisons de raison. Vers le temps où le jeune Marco Polo se met en route pour le Cathay, Koubilai Khan confie à Siou-hing, ce confucéen dont le jésuite Amiot, au XVIII^e, dira qu'il savait tout, le soin de réorganiser l'instruction publique et de restaurer l'ancien système des concours de recrutement. Il semble que le confucéen Siou-hing ait pu restaurer plus de 20.000 écoles à la fin du XIII^e (durant le séjour de Marco Polo). D'autre part, en 1290, vers le temps où le Vénitien s'apprête à quitter Khan-baliq (Cambaluc) pour revenir dans sa patrie, Koubilai encourage la pénétration du confucianisme en Corée, après avoir libéré le jeune prince que le souverain de ce pays avait dû envoyer comme otage aux Mongols. C'est alors que se constitua dans le pays que Marc Paul appelle Cauli l'école de philosophie appelée *Tjou tja hak*, transcription coréenne des mots chinois qui signifient « étude de la théorie de Tchou » (c'est-à-dire Tchou-hi, le grand réformateur du confucianisme sous les Song). Alors que les historiens coréens font à cet événement la place qu'il mérite, Marco Polo n'en souffle mot.

Bref, après avoir relu attentivement son récit, les seules traces qu'on y puisse déceler de quelque chose qui ressemble à la pensée confucéenne c'est ceci, dans un chapitre qui traite du Mangi (le chapitre CLII), de la Chine du Sud : « Mais je vous dis qu'ils sont sages marchands et subtils hommes de tous arts, et aussi très grands philosophes et grands mires [médecins] naturels, qui savent fort bien la nature, reconnaissent maladies et donnent remèdes qu'on leur doit. » Mais lorsque au chapitre CV il observe, excellemment, que les habitants de la Chine méridionale « ont fort grand respect pour leur père et leur mère », cette notation reste isolée ; il ne sait point la rapprocher de ces « très grands philosophes » qu'il attribue au pays. Or, la piété filiale, trait essentiel des mœurs chinoises, s'explique en

grande partie par la puissance de la tradition confucéenne.

Sera-t-il plus perspicace quand il s'agit du taoïsme ? On ne peut douter dès qu'on a observé qu'il ne cite aucun des illustres penseurs de cette doctrine : ni Lao-tseu, ni Lie-tseu, ni Tchouang-tseu, ni Pao-p'o-tseu. Un texte du chapitre LXXV fait allusion aux *tao-che*, le voici : « Et vous dis encore qu'en outre est une autre espèce de religieux qui sont appelés en leur langue *sensin*; ce sont hommes de grande abstinence qui mènent vie aussi dure et rude que je vous vais dire. Sachez donc véritablement que de toute leur vie, ils ne mangent que semoule et son, c'est l'écorce qui reste de la farine de froment [...]. Ils jeûnent maintes fois l'an [...] et ils boivent de l'eau; ils demeurent beaucoup en prières, de sorte que c'est vraiment une vie rude outre mesure. » Ainsi, en fait de taoïsme, Marco Polo ne connaît que les ermites ascètes qui se réclament d'une doctrine qu'ils ont transformée en religion de salut.

D'après M. Paul Demiéville, ces *sensin*, transcription imparfaite, mais fort lisible du chinois *sien-cheng*, ce sont sans doute les sectateurs de ce Wang Tchō qui, au XII^e siècle, après avoir tâté du confucianisme (il échoua aux concours), puis du bouddhisme, se rallia (sinon se convertit) au taoïsme, et voulut l'épurer de toutes les superstitions qui avaient transformé une doctrine altière et subtile en pratiques d'occultisme, d'alchimie, de magie, voire de sorcellerie. Or, si la description de *sensin*, des *sien-cheng* (ou *sien-jen*), c'est-à-dire des *immortels*, coïncide avec l'ascétisme préconisé par Wang Tchō et ses disciples, Marco Polo, dans le même paragraphe, parle des « grandes idoles en quantité » qui seraient adorées par la secte, et confond manifestement les *sensin* avec des bouddhistes, puisqu'il prétend que leurs idoles « sont toutes femmes,

c'est-à-dire qu'elles ont toutes un nom de femme » (idoles où M. Hambis, dans les notes de l'édition qu'il procurait naguère de Marco Polo, et à laquelle je me réfère, reconnaît les nombreuses statues du bouddha couché!).

Qu'il s'agisse donc du taoïsme et du confucianisme, deux des plus importantes écoles de la pensée chinoise, peut-être même les plus importantes, Marco Polo ou bien n'a rien vu, ou bien n'a pas compris, ou encore n'a pas voulu comprendre.

Nous est-il d'un plus grand secours quand nous cherchons des renseignements sur les arts de la Chine? Vers ce temps-là l'Italie les connaissait, puisque au chant XVII de l'*Inferno* (vers 14-17) Dante fait allusion à ces tissus tatars :

*Lo dosso e'l petto e ambedue le coste
dipinti avea di nodi e di rotelle :
con più color, sommesse e sopraposte
non fer mai drappi Tartari nè Turchi.*

Geryon, c'est de lui qu'il s'agit, est donc bariolé de telle sorte que ni les Turcs ni les Tatares ne firent jamais mieux en fait de tissus et de broderies. Un contemporain de Dante, Dino Compagni, nous apprend que sa femme se vêt dès le matin « di seta Cataïa », autrement dit de soie chinoise.

C'est même une question passionnante et grave que celle des origines chinoises de la renaissance italienne. Cette influence, que plus d'un expert estime et « grande » et « féconde » des arts de la Chine sur le renouveau des arts européens au début de la Renaissance, n'a peut-être pas encore été aussi complètement étudiée qu'il le faudrait, en dépit des travaux de Pouzyna sur *la Chine, l'Italie et les débuts de la Renaissance*, d'Emilio Cecchi sur les *Trecentisti senesi* (qui croit reconnaître

PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

- | | |
|----------------------------|--|
| 1. Albert Camus | <i>Le Mythe de Sisyphe.</i> |
| 2. Jean-Paul Sartre | <i>Réflexions sur la question juive.</i> |
| 3. Sigmund Freud | <i>Trois essais sur la théorie de la sexualité.</i> |
| 4. Werner Heisenberg | <i>La Nature dans la physique contemporaine.</i> |
| 5. Jean Rostand | <i>L'Homme.</i> |
| 6. Isaiah Berlin | <i>Karl Marx.</i> |
| 7. Roderic Dunkerley | <i>Le Christ.</i> |
| 8. Alain | <i>Propos sur le bonheur.</i> |
| 9. Paul Valéry | <i>Regards sur le monde actuel.</i> |
| 10. Simone Weil | <i>L'Enracinement.</i> |
| 11. Arnold J. Toynbee | <i>Guerre et Civilisation.</i> |
| 12. Max Brod | <i>Franz Kafka.</i> |
| 13. Alain | <i>Éléments de philosophie.</i> |
| 14. Emmanuel Mounier | <i>Introduction aux existentialismes.</i> |
| 15. Lincoln Barnett | <i>Einstein et l'univers.</i> |
| 16. Jean Wahl | <i>Tableau de la philosophie française.</i> |
| 17. Bertrand Russell | <i>Ma conception du monde.</i> |
| 18. Pierre Mendès France | <i>La République moderne.</i> |
| 19. Raymond Aron | <i>Dix-huit leçons sur la société industrielle.</i> |
| 20. Jean Fourastié | <i>Le grand espoir du XX^e siècle.</i> |
| 21. Simone de Beauvoir | <i>Pour une morale de l'ambiguïté, suivi de Pyrrhus et Cinéas.</i> |
| 22. Ananda K. Coomaraswamy | <i>Hindouisme et bouddhisme.</i> |
| 23. André Breton | <i>Manifestes du surréalisme.</i> |
| 24. Roger Caillois | <i>L'homme et le sacré.</i> |
| 25. Søren Kierkegaard | <i>Traité du désespoir.</i> |
| 26. Pierre Naville | <i>La psychologie du comportement.</i> |
| 27. Nicolas Berdaïev | <i>Les sources et le sens du communisme russe.</i> |

- | | |
|-------------------------|--|
| 28. Hegel | <i>Principes de la philosophie du droit.</i> |
| 29. Paul Claudel | <i>Réflexions sur la poésie.</i> |
| 30. J. R. Oppenheimer | <i>La science et le bon sens.</i> |
| 31. Jean-Paul Sartre | <i>Baudelaire.</i> |
| 32. Mircea Eliade | <i>Aspects du mythe.</i> |
| 33. Jean Vilar | <i>De la tradition théâtrale.</i> |
| 34. Maurice Nadeau | <i>Le roman français depuis la guerre.</i> |
| 35. Herbert Marcuse | <i>Le marxisme soviétique.</i> |
| 36. Albert Camus | <i>L'homme révolté.</i> |
| 37. Alain | <i>Système des beaux-arts.</i> |
| 38. Henry Corbin | <i>Histoire de la philosophie islamique.</i> |
| 39. Gordon Childe | <i>De la préhistoire à l'histoire.</i> |
| 40. Etiemble | <i>Parlez-vous français ?</i> |
| 41. Karl Marx | <i>Œuvres choisies, tome I.</i> |
| 42. Nathalie Sarraute | <i>L'ère du soupçon.</i> |
| 43. Albert Soboul | <i>Histoire de la Révolution française, tome I.</i> |
| 44. Maurice Duverger | <i>Introduction à la politique.</i> |
| 45. Alain Robbe-Grillet | <i>Pour un roman nouveau.</i> |
| 46. Albert Soboul | <i>Histoire de la Révolution française, tome II.</i> |
| 47. Raymond Aron | <i>La lutte de classes.</i> |
| 48. André Gide | <i>Dostoïevski.</i> |
| 49. Marc Paillet | <i>Gauche, année zéro.</i> |
| 50. Nietzsche | <i>Le gai savoir.</i> |
| 51. Georges Friedmann | <i>Le travail en miettes.</i> |
| 52. Simone Weil | <i>La condition ouvrière.</i> |
| 53. Etiemble | <i>Connaissons-nous la Chine ?</i> |